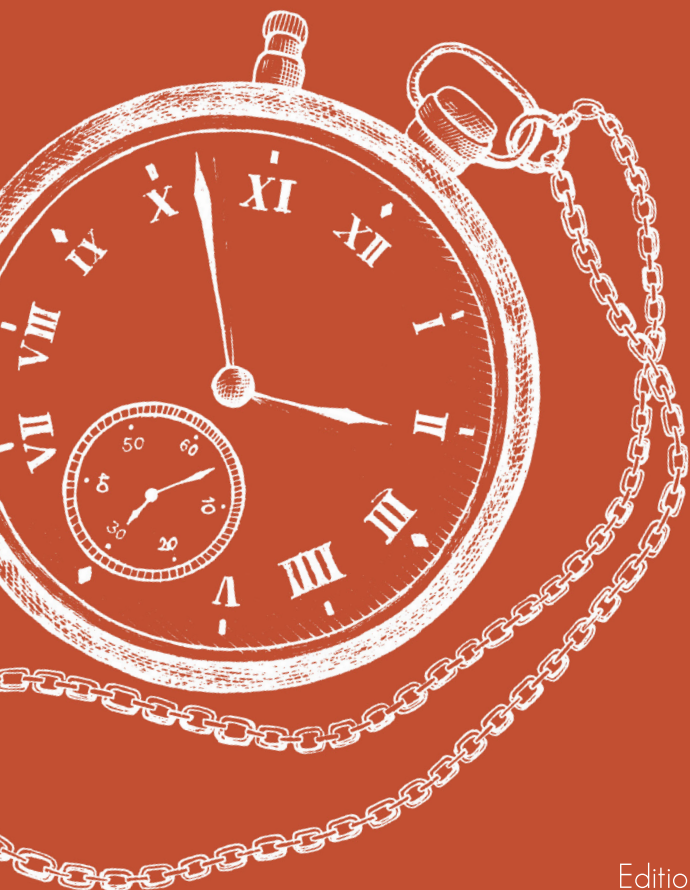


Patrick Fort

# Là-bas, la forêt m'attend



Editions **Passiflore**

Patrick Fort

# Là-bas, la forêt m'attend

*roman*

Editions **Passiflore**

**I.**

**Vendredi 28 janvier 1916**

**3 heures de l'après-midi**

*Par malchance, le fourgon qui transportait le condamné était tombé en panne en abordant le dernier virage. Le chauffeur avait donné un brusque coup de volant et était parvenu à le garer in extremis sur le bas-côté. Puis, il avait actionné les freins sur roues à l'aide du levier manuel pour éviter que l'engin ne bascule dans le fossé. Après avoir ouvert le capot d'où s'échappait une épaisse fumée blanche, il avait haussé les épaules pour signifier son impuissance. Le moteur avait lâché et le véhicule ne redémarrerait plus.*

*Aussi, c'est escorté par un détachement baïonnette au canon que l'homme avait parcouru à pied les trois cents mètres qui le séparaient du lieu choisi pour son exécution. Il serait fusillé dans un champ arboré qui longeait le cimetière, en haut d'une butte délimitée par des pommiers aux branches rabougries et de hautes haies occultantes qui dissimulaient les alentours. Il l'atteindrait après avoir gravi une pente assez raide et éprouvante, même pour un soldat habitué depuis plusieurs mois aux ordres, aux contre-ordres et aux longues marches en rase campagne.*

*L'hiver n'en finissait pas de durer. En ce milieu d'après-midi, la température était glaciale. Le ciel s'était soudaine-*

*ment chargé de nuages. Poussés par le vent, ils avaient caché le soleil pour lui confisquer sa lumière. Un léger crachin tombait, accentuant la sensation de froid. Le condamné n'y prêtait pas attention. Dans vos derniers instants de vie, quand, seconde après seconde, les liens qui vous relient au monde s'amenuisent, les conditions climatiques n'ont guère d'importance. Souffrir de la chaleur ou grelotter sous la neige incommode surtout ceux qui sont invités à observer les préparatifs minutieux et la bonne organisation de votre départ.*

**Mercredi 12 septembre 2018**

J'ai gardé de mon enfance des souvenirs enfouis et fragmentés qui me relient à elle, mais ne m'y enracinent pas. Comme si ma mémoire les avait éparpillés pour, qu'afin de m'en préserver, je renonce à les retrouver.

Pourtant, à l'instant même où je me suis garé à l'emplacement situé devant l'appartement que mes grands-parents avaient occupé pendant près de vingt ans, malgré tous mes efforts pour la repousser, j'ai compris que la nostalgie m'accompagnerait tout au long de la journée. Et colorerait celles qui suivraient. J'en avais l'habitude. Cela se produisait toujours de la même manière. Le voile qui dissimulait mon passé s'écarterait dans un bruissement discret pour, dans un clair-obscur, laisser entrevoir avec netteté ce qui n'existait plus. Avec une infinie douceur, une lumière tamisée éclairerait des visages, des silhouettes, des regards, des vies, des rencontres, des sourires, des chagrins.

Je n'étais pas revenu à Lourdes depuis une semaine. C'était pour les obsèques de Jean-Marie, mon grand-père. Il eût été impensable que je n'assiste pas à son enterrement pour lui adresser un dernier adieu. J'avais

toujours été très attaché à cet homme que j'admirais et auquel j'aurais voulu ressembler. Il avait toujours été un modèle auprès duquel j'avais grandi et m'étais construit.

Pourtant, à cette cérémonie, j'y étais resté quelques heures à peine. Je m'étais enfui. Sitôt le cercueil descendu au fond du caveau, au moment où les employés des pompes funèbres municipales remontaient les cordes, j'étais parti sans me retourner, incapable de dire au revoir à quiconque. Je n'avais pas souhaité me recueillir et partager mon chagrin avec les autres. Je l'avais gardé pour moi seul.

Sept jours. À peine et déjà. Pour moi, hier. Les événements et les épreuves modèlent notre perception du temps. D'un individu à un autre, il n'est jamais uniforme mais se décline selon des variations qui nous sont propres.

Je traînais pour sortir de ma voiture. Comme si je les découvrais pour la première fois, j'examinais attentivement les lieux quand j'aurais pu les reconstituer les yeux fermés.

Les façades des immeubles, bien que récemment repeintes, n'avaient pas changé : grises, uniformes et figées dans le temps. La plupart des volets étaient clos car de nombreux appartements étaient inhabités. Sur certains balcons, des pots de fleurs et des jardinières avaient été suspendus aux rambardes et apportaient un peu de vie et de gaieté.

Au milieu du petit parc arboré attenant à la résidence, mon regard s'attarda sur un banc en bois dont les accotoirs étaient cassés. Les lattes du dossier étaient

en piteux état mais les réparer, vu l'avancée de leur dégradation, n'avait pas été jugé prioritaire.

Un bruit me fit sursauter : la porte d'entrée venait de s'ouvrir et s'était refermée avec fracas.

Une vieille dame descendait en boitant les quelques marches qui menaient au trottoir. Les cheveux ramenés en arrière en un chignon strict accentuaient la sévérité des traits de son visage émacié. Je reconnus madame Aguilera, une amie de mes grands-parents. De petite taille et maigre, elle flottait dans son manteau gris en laine. Agrippée à la rampe, la tête baissée, elle respirait avec difficulté. Dans son regard triste, je lus la mélancolie des résignés. J'aurais pu sortir de mon véhicule pour l'aider, lui demander si elle allait bien, mais je restai figé, les mains cramponnées au volant. Par réflexe, je rentrai même les épaules et me penchai en avant pour ne pas être vu. La femme se redressa enfin, marmonna quelques jurons en espagnol avant de poursuivre sa route, traînant derrière elle un chariot de courses dont les roues grinçaient.

Pour la énième fois, je fixai le cadran de ma montre. Les aiguilles n'avançaient pas assez vite. L'attente est toujours plus difficile à supporter quand elle est sur le point de s'achever. Mon rendez-vous avec la concierge était dans une heure. Avant de récupérer ce mystérieux carton, j'avais largement le temps d'aller prendre un café. Tout au long du trajet, une question lancinante et sans réponse m'était revenue : pour quelles raisons mon grand-père avait-il souhaité que je le récupère en personne? Moi et personne d'autre. Quels secrets contenait-il?



Je me remémorai le coup de fil passé par madame Vernois. Elle m'avait appelé hier, pour m'informer de ce colis mystérieux qui m'attendait. Ma sœur s'était occupée du déménagement : l'appartement avait été vidé et nettoyé du sol au plafond ; les vêtements qui s'entassaient dans les armoires et les quelques meubles avaient été donnés à Emmaüs ; ce qui n'avait aucune valeur ou utilité, jeté à la déchetterie. Emma ne devait être au courant de rien. Auquel cas, elle aurait évoqué ce carton. Ce qui participait à m'intriguer plus encore. Mon grand-père avait-il sauvé d'un désastre annoncé certaines affaires qui ne méritaient pas le triste sort auquel elles étaient destinées ? Je me contentais de cette seule explication, même si elle ne m'éclairait pas davantage sur les intentions de mon aïeul.

— Madame Vernois, vous savez ce qu'il contient ? Des livres, des lettres, des photos ?

— Pas la moindre idée. Une enveloppe était scotchée dessus. À l'intérieur de celle-ci, j'ai trouvé vos coordonnées, soigneusement notées par votre grand-père, pour que je puisse vous joindre. Je n'ai rien ouvert d'autre. Je ne me le serais pas permis de toute manière.

— Je n'en doute pas. Si cela ne vous dérange pas, vous ne pourriez pas plutôt me l'envoyer ? Ainsi, dès demain sans faute, je contacterai un transporteur pour qu'il passe chez vous. Je prendrai, bien entendu, tous les frais à ma charge. Cela m'évitera un aller-retour.

— François, vous allez être obligé de vous débrouiller pour vous déplacer. Et puis, Toulouse, ce n'est pas le bout du monde. Je m'en voudrais de ne pas respecter

la dernière volonté de votre grand-père. Lui qui ne prononçait jamais un mot plus haut que l'autre, ce carton, quand il m'a demandé de bien vouloir le garder dans ma cave et de n'en parler à personne, il s'est montré autoritaire. *Il doit lui être remis en mains propres.* Je n'ai pas posé la moindre question. Cela me faisait plaisir de lui rendre service. Vous savez, il était si gentil et il habitait ici depuis longtemps. Toujours discret. Jamais d'histoires. Si tous les locataires étaient comme lui... *Ce carton, il est très important, m'a-t-il répété la dernière fois que je l'ai vu, allongé sur son brancard, avant que les pompiers ne le conduisent à l'hôpital. S'il m'arrive quelque chose, donnez-le à mon petit-fils. Je ne veux pas que quelqu'un d'autre aille fouiner là-dedans.* »

La voix de madame Vernois tremblotait. Elle contenait avec difficulté son émotion.

Je l'avais rassurée en lui confirmant que je prendrai mes dispositions pour venir à Lourdes. Dès le lendemain. À huit heures.

— Je préfère pour dix heures. Je suis plutôt du soir. Pas vraiment du matin. Je m'endors assez tard. Je lis toujours jusqu'à pas d'heure. Ou bien, même s'il n'y passe que des bêtises, je regarde la télé. La nuit, c'est mon moment à moi.

— Pas de problème madame Vernois. À demain dix heures, alors ? Mais je peux passer plus tard si vous préférez...

— Non, dix heures, c'est parfait.

En remontant la rue qui menait à la place centrale, avec un pincement au cœur, je retrouvais cette ambiance

si particulière qui oscillait entre douceur et nonchalance. Comme si le temps se figeait par instants, pour nous rappeler qu'accepter sa fuite en avant était la seule ligne de vie à emprunter. Pour ne pas courir le risque de s'égarer dans les incertitudes, les regrets, les craintes et parfois les douleurs, il était salutaire d'admettre qu'aucun retour en arrière n'était possible. Et que le futur était hors de portée. Vouloir l'atteindre était inutile car irrémédiablement voué à l'échec. Aussi, la seule ligne de conduite à tenir demeurait de profiter du moment présent, sans se soucier du lendemain.

La chaussée et les trottoirs avaient été rénovés mais je n'appréciais pas cette route bitumée. Elle me ramenait à ce qui n'existait plus. Aux nids de poule et aux trous qui l'avaient envahie et contre lesquels mon père pestait en permanence lorsque nous l'empruntions en voiture, pour la sacro-sainte visite dominicale aux grands-parents. Avec ma sœur et mon frère, nous échangeions des clins d'œil et pouffions de rire. La diatribe sur la municipalité qui *gaspillait l'argent du contribuable pour subventionner le club de rugby et qui payait rubis sur l'ongle des abrutis pour jouer à la baballe devant des supporters avinés* était un grand moment, toujours attendu avec une vive impatience. Même si nous l'entendions chaque fois, avec des variantes qui n'en amoindrissaient pas la virulence, nous ne boudions pas notre plaisir quand notre père sortait de ses gonds pour pourfendre les édiles locaux.

C'était jour de marché. Les gens se pressaient vers les halles ou en ressortaient avec leurs paniers bien garnis.

De petits attroupements s'étaient formés en bas des marches, le long des allées arborées et à proximité du marchand de journaux. Les discussions allaient bon train. On en profitait pour prendre des nouvelles des autres et en donner des siennes, avant de regagner son chez-soi. Des rires, des mines graves, des mains qui se serrent, des interpellations, des accolades. Scènes précieuses de la vie ordinaire qui s'écoulait paisiblement avec ses habitudes rassurantes.

Arrivé devant le bar, j'hésitai à entrer. Durant de nombreuses années, lors de mes séjours chez mes grands-parents, cet endroit avait été mon quartier général.

Je me demandais si l'arbre mort, peint en vert et qui trônait au milieu de la pièce, était toujours là, les racines enfoncées dans le carrelage. Pour Noël, la tradition exigeait que les habitués le décorent avec des guirlandes multicolores pour qu'il soit splendide en vue des fêtes de fin d'année.

Désemparé, je demeurai un long moment devant la porte vitrée. Je tentais de mettre de l'ordre dans ma mémoire, encombrée par les souvenirs qui s'y bousculaient.

À l'intérieur, je remarquai que de nombreuses personnes s'étaient agglutinées le long du comptoir. Je n'avais pas envie de me frayer un chemin pour m'installer au fond du troquet. Je connaissais la plupart de ceux qui étaient là. Même si je ne parvenais pas à mettre un nom sur les visages familiers. Parler me coûtait parce que je n'avais pas souvent grand-chose à

dire. Aussi, je préférerais passer mon chemin, poursuivre un peu plus loin, jusqu'au palais des Congrès, désireux de flâner dans le jardin ombragé situé juste après. C'est à cet endroit que ma vocation d'écrivain était sans aucun doute née, lors des après-midi estivales, adossé aux tilleuls et assis dans l'herbe, à dévorer les livres que ma grand-mère m'achetait quand j'y passais mes vacances scolaires. Chaque jour, sur les bancs situés près du kiosque à musique, elle retrouvait ses amies. La plupart d'entre elles étaient d'origine espagnole. Les heures s'écoulaient à bavarder, à rire et à médire parfois. Je ne les écoutais pas. Leurs conversations devenaient des bribes lointaines. J'étais ailleurs. Dans un monde où je me prenais pour le preux chevalier Ivanhoé, le redoutable trappeur Davy Crockett, le courageux Jim Hawkins ou l'intrépide Michel Strogoff. Quand l'heure de partir était déjà arrivée, plongé dans ces aventures trépidantes et absorbé par les mots, le retour à la réalité n'était pas toujours facile. Le jour où j'avais décidé d'écrire, mon envie de raconter des histoires avait peut-être été guidée par le désir de revivre mes rêves d'enfant pour les soustraire à l'oubli.

Une fois le carton récupéré, je ne rentrerai pas à Toulouse. Je passerai plutôt quelques jours à Génères. Dans la maison familiale. Après la mort de nos parents, avec ma sœur et mon frère, d'un commun accord, nous avons décidé de ne pas la vendre. Dans le cas contraire, j'aurais été prêt à m'endetter pour racheter leurs parts. Mais rien de tel n'était arrivé. Nous savions que la conserver nous permettrait de ne jamais être désunis.

C'était là-bas, à l'intérieur de ces pièces, entre ces murs, dans l'intimité de nos chambres, au gré des rencontres et des conversations, que nos caractères s'étaient forgés et que nous nous étions construits.

À la mi-septembre, la villa *Laisse Dire* offrait l'avantage non négligeable d'être inoccupée. Emma et Paul travaillaient et leurs enfants avaient repris le chemin de l'école. Ainsi, luxe rare, je l'aurai pour moi seul. Une dizaine de kilomètres à peine m'en séparaient. Une semaine de répit, dans cette grande maison, au grand air et à la montagne, ne pourrait que m'être bénéfique. J'avais besoin de me poser pour ralentir le rythme effréné de cette vie citadine, de me ressourcer, de retrouver mes racines. De surcroît, en cette saison, ce qui n'était pas pour me déplaire, le village serait plus tranquille. Le silence a des vertus bienfaisantes pour se concentrer sur l'essentiel.

J'avais le pressentiment que le contenu de ce carton était lié à l'histoire de ma famille. Sans pouvoir me l'expliquer, j'en étais quasiment certain. Je ne pouvais l'ouvrir qu'à Générès, au cœur de la villa *Laisse Dire*.

**Vendredi 28 janvier 1916**

**3 heures de l'après-midi passées de 10 minutes**

*En contrebas, le régiment s'était déjà rassemblé. Les compagnies qui le composaient étaient disposées en une sorte de carré, comme pour une revue. Les soldats étaient de méchante humeur. Ils étaient pressés que ce spectacle macabre auxquels ils étaient forcés d'assister se termine. Ils redoutaient les minutes à venir parce qu'elles mettraient leurs nerfs à rude épreuve. Certains parmi eux avaient le plus grand mal à contenir leur colère quand d'autres ressentaient une tristesse sourde qui les dévorait à force d'être contenue. Les sous-officiers veillaient au grain et arpentaient les rangs à l'affût du moindre signe de rébellion. Ils n'hésiteraient pas à punir les fortes têtes et ceux qui ne respecteraient pas les ordres donnés.*

*À savoir tout simplement se taire, attendre et comprendre le message transmis. Douze balles dans la peau plus une dans la tempe, tel était le châtiement réservé aux tire-au-flanc qui trahissaient la mère patrie en lui refusant le sacrifice de leur vie.*

Pensif, je tournais la cuillère à café dans le mazagran pour diluer le sucre. Je retins un bâillement et jetai un regard distrait à travers la fenêtre aux carreaux salis par la pluie. Les rideaux blancs en mousseline avaient été tirés sur le côté pour laisser entrer la lumière. J'avais passé une mauvaise nuit, ne parvenant pas à chasser mon inquiétude. Je m'étais levé très tôt pour éviter les embouteillages sur la rocade. Une fois installé dans la petite cuisine de madame Vernois, la fatigue m'était tombée dessus. Sur le pas de la porte, elle m'avait accueilli avec le sourire. J'avais accepté son invitation quand, avec bienveillance, elle m'avait proposé d'entrer dans son appartement pour prendre un petit quelque chose. Même si récupérer le carton était ma priorité, repartir tout de suite eût été impoli. Fuir en permanence n'était pas la solution. Plutôt que de contourner la réalité, l'affronter était une douleur nécessaire.

Madame Vernois avait dépassé les soixante-dix ans mais lui donner un âge précis était difficile. Peut-être était-elle plus jeune. Depuis que je la connaissais, j'avais l'impression qu'elle n'avait pas changé. Certaines



personnes restent telles qu'elles sont. Comme si elles ne vieillissaient pas. Les traits s'épaississent ou s'émacient, les cheveux blanchissent ou grisonnent, le dos se voûte, les articulations deviennent plus douloureuses mais le temps, pour les épargner, agit sur elles avec mansuétude. De forte corpulence, madame Vernois se déplaçait avec difficulté et s'essouffait assez vite. Elle portait cet éternel tablier que je lui avais toujours connu. Jaune avec des coquelicots. À croire qu'elle en avait des dizaines. Eux aussi ne s'usaient pas ou alors ils étaient fabriqués sur mesure pour elle. Ses yeux bleus fatigués me dévisageaient à travers les verres épais de ses lunettes à la monture écaillée. Elle avait posé la cafetière sur le dessous de plat en fonte et m'avait versé à ras bord le breuvage brûlant sans me demander mon avis. Je réalisai que je ne connaissais pas son prénom. Cela avait toujours été Madame Vernois. Je n'osai pas le lui demander par peur de la vexer.

« Vous n'allez pas déguerpir comme un voleur quand même! J'irai chercher ce carton dans un petit moment. Je l'ai remonté de la cave. Il est dans ma chambre. Ne vous inquiétez pas : il sera à vous dans un instant. Mais avant, bavardons un peu. Je ne vous ai pas vu depuis longtemps. Les années filent à une de ces vitesses! Oui, causons. Cela me changera les idées. Vous savez, je ne vois plus grand monde. Je ne sors pas très souvent de chez moi. J'aime parler et je n'en ai plus l'occasion. Alors, je suis très heureuse de votre visite. Les locataires ne sont pas très prévenants envers moi. Pour eux, je ne suis que la concierge qui balaie

les escaliers et fait remonter à l'agence les problèmes domestiques qui enquiquinent leur quotidien. Je leur ouvre la porte quand ils ont oublié leurs clefs ou ne se souviennent plus du code pour entrer. Je pourrais être à la retraite depuis longtemps. Je l'ai méritée. Depuis l'âge de quatorze ans, j'ai toujours travaillé. Mais que voulez-vous, ici, j'ai mes habitudes, j'ai un logement de fonction et puis, où voudriez-vous que j'aille ? Mon pauvre Albert n'est plus de ce monde. Mes filles ? Elles n'auraient pas envie de m'avoir dans les pattes. Quant à la maison de retraite, c'est hors de question ! Ce n'est pas pour moi. Pas encore. Tant que l'on ne me chassera pas, je resterai dans cet appartement. »

J'acquiesçai de la tête et pris un air navré pour lui signifier que je la comprenais. M'armer de patience avant de quitter les lieux, je m'y étais préparé. Madame Vernois était un véritable moulin à paroles. Mais cela ne me dérangeait pas. J'avais envie d'écouter cette brave femme, de me perdre dans le flot ininterrompu de son bavardage. Elle avait côtoyé mon grand-père. Cette conversation en devenait d'autant plus précieuse. Avec l'impression diffuse que Jean-Marie ne tarderait pas à nous rejoindre pour y participer. Je lançais des coups d'œil furtifs vers la porte, espérant qu'elle s'entrouvre pour anesthésier ma tristesse et l'emprisonner dans le dédale de l'oubli. Parce qu'elle était irréaliste.

— Alors comme ça, vous écrivez. C'est un drôle de métier quand même. Vous arrivez à en vivre ?

— Tant bien que mal. Je ne me plains pas.

— Au moins, vous n'avez de comptes à rendre à personne. Pas d'horaires fixes ou imposés, pas d'obligations, vous êtes votre seul patron. »

Je haussai les épaules et lui souris. Je portai le mazagran à mes lèvres pour en avaler une gorgée. Le café était très corsé. Madame Vernois avait eu la main lourde en le préparant. J'ajoutai un sucre pour l'adoucir. Puis, sans l'avoir vraiment souhaité, je sortis de ma réserve pour m'abandonner aux confidences.

« Peut-être. Ce sont des ennuis d'un autre genre. Un maçon par exemple, quand il doit construire un mur, il possède un savoir-faire qui lui permet de réussir ce qu'il entreprend. Il n'a pas besoin de trop se poser de questions. Un mur reste un mur. Quand on écrit, c'est plus compliqué. Vous n'êtes jamais certain de rien. Le doute fait partie des règles du jeu. De toute façon, un écrivain songe souvent aux livres qu'il n'a pas su écrire et à ceux qu'il n'écrira jamais. Ceux qu'il a écrits ne seront toujours que des parenthèses plus ou moins enchantées et parfois réussies. »

M'épancher ainsi était malvenu. Madame Vernois n'en avait sûrement que faire. Mais j'avais appris que les personnes humbles, même si elles ne vous comprenaient pas vraiment et qu'une partie de vos pensées leur échappait, savaient trouver les mots pour vous affirmer l'inverse. Cette femme inspirait la confiance car, tout simplement, elle m'écoutait avec empathie. Une qualité rare. Elle leva les yeux au ciel et poussa un long soupir :

— François, vous ne m'avez pas l'air en grande forme. Vous nous faites une petite déprime. La mort de

votre grand-père n'y est pas étrangère. Cela reviendra. Vous savez, il était très fier de vous. Il découpait tous les articles vous concernant. Il offrait vos livres à ses connaissances. Et le jour où vous êtes passé à la télé, après avoir reçu votre prix littéraire, je ne l'avais pas vu aussi heureux depuis une éternité. *Au moins, lui, il a réussi*, me répétait-il souvent. *Il ira loin*.

— Il était d'un naturel optimiste. Et j'étais son petit-fils. Il avait forcément un parti pris.

— Il tenait à vous. Tout simplement.

— Il comptait beaucoup pour moi aussi.

— Je le sais. Pourtant, il se plaignait car vous ne passiez pas souvent lui rendre visite. Quand, avec votre grand-mère, ils ont quitté la villa *Laisse Dire* pour venir s'installer ici, ils ont eu un peu de mal à s'habituer à la vie en appartement. Ils tournaient un peu en rond et devaient trouver de nouvelles habitudes. Leur décision, m'avait-il confié, était de laisser vos parents tranquilles et de ne pas être un poids pour vous tous. *Les vieux ont l'impression de gêner*, m'avait-il avoué. Aussi, à tort, j'en suis convaincue, il avait l'impression que vous les aviez un peu oubliés. Je lui rabâchais qu'il se trompait, que pas un dimanche ne se passait sans que vous veniez les voir. Ils ont même regretté leur choix. Surtout votre grand-mère. Même s'ils savaient que c'était impossible, ils espéraient que vos parents leur proposeraient de revenir vivre à Générés. Vous n'y êtes pour rien. C'est la vie. Cette société néglige les gens âgés. Vous savez, je ne vous le reproche pas. Et je me mêle souvent de tout. Surtout quand cela ne me regarde pas. Mais que

voulez-vous ? Déformation professionnelle : je suis concierge. Ne l'oubliez pas, ajouta-t-elle avec un sourire espiègle.

— Parfois, j'aimerais avoir une deuxième vie pour corriger toutes les erreurs commises dans la première.

— C'est joliment dit ça. Vous savez tourner les phrases.

J'avalai mon café d'un trait. Les souvenirs affluaient. Je sentais la présence de mon grand-père. Debout, il se tenait derrière nous et écoutait notre conversation. Ensuite, il sortirait discrètement pour s'enfermer dans son bureau, comme il en avait toujours eu l'habitude, au milieu de ses livres entassés sur les étagères dans un apparent désordre. Il en feuilletterait un, pris au hasard. À moins qu'il ne se lance dans une séance de radiesthésie, interrogeant le pendule pour qu'il l'éclaire sur les nombreuses questions qu'il se posait en permanence. Ou qu'il n'ouvre le cahier à spirale dans lequel il avait noté consciencieusement les réponses d'une émission radiophonique, *Le jeu des mille francs*, qu'il écoutait jadis sur son transistor. Je me refusais d'admettre qu'il n'était plus là, que je ne le verrai plus jamais, que cette disparition était définitive. Après le décès de sa femme, mon grand-père s'était laissé aller. Il avait accusé le coup. Surtout qu'Hélène était partie deux ans à peine après la mort accidentelle de mes parents. Quand on lui parlait, il feignait d'écouter, mais à son regard absent, on comprenait qu'il s'était réfugié dans un ailleurs auquel personne à part lui ne pouvait accéder. Je me consolais en songeant à ce carton qui,

par ce qu'il renfermait, prolongerait le lien si particulier qui nous avait unis tous deux. Mon grand-père avait tenu à s'adresser à moi. Une dernière fois.

— Madame Vernois, je vous remercie pour votre accueil mais je vais vous laisser. J'ai décidé de passer quelques jours à Générès. Je suis fatigué et j'aimerais ne pas arriver trop tard.

— Comme vous voudrez. Je ne vous retiens pas. Je vais chercher votre carton. Je reviens dans deux minutes. Réservez-vous du café en attendant.

Elle se leva et disparut aussitôt. Je détaillai la petite cuisine dans laquelle je me trouvais. La décoration était toujours la même. Intemporelle. À part les rideaux peut-être qui dans mon souvenir n'étaient pas de cette couleur et avaient des motifs brodés. Pour le reste, rien n'avait changé : une table en formica recouverte d'une toile cirée ornée de motifs champêtres ; deux chaises stratifiées à l'assise et au dossier de couleur jaune ; un meuble en pin sur lequel une vingtaine de statuette de Notre Dame de Lourdes étaient alignées, de différentes tailles, les unes à côté des autres ; un frigo recouvert de cartes postales et, trônant sur un meuble brinquebalant, un auguste téléviseur qui tenait par miracle et remplissait à lui seul la pièce. En face de celui-ci, un confortable fauteuil en cuir avec son repose-pieds recouvert d'un plaid en laine à carreaux. Sur la gazinière, des casseroles et des assiettes traînaient. L'évier débordait de vaisselle. Fixée au mur et lui faisant face, une pendule dont les aiguilles ne tournaient plus parce qu'elles avaient

peut-être renoncé à indiquer l'heure. Sur le cadran avait été peint avec naïveté un panier rempli de citrons rangé sur un plan de travail. La légende publicitaire mentionnait « Le citron de Menton » et, juste en dessous, tracée en lettres capitales, « GARANTIE QUALITÉ 1<sup>ER</sup> CHOIX ».

Perdu dans mes rêveries, je sursautai. Madame Vernois venait de poser le carton sur la table avec un geste brusque. Elle grimaça et porta ses mains en bas du dos :

— Je devrais me décider à prendre rendez-vous chez le docteur. Les anti-inflammatoires et les antalgiques, plus j'en prends et moins ils me font d'effet. Sans compter qu'ils me détraquent l'estomac.

— Je suis désolé. Vous auriez dû me demander de vous aider.

— Ne vous inquiétez pas. Cela m'aura permis au moins de faire ma gymnastique de la journée et de me dégourdir un peu les jambes. En attendant, le voilà ce fameux carton. Il est à vous. Votre grand-père doit être rassuré : il est entre de bonnes mains maintenant. Et même s'il ne me gênait pas, cela libérera de la place. Quand on vit dans un logement aussi petit, un rien vous encombre.

J'étais hypnotisé et ne parvenais pas à détacher mon regard de cet objet. Son aspect était pourtant d'une grande banalité, quelconque, presque décevante. La couche de ruban adhésif avait été minutieusement doublée pour que l'on ne puisse pas ouvrir les battants. Je l'attrapai par les deux poignets et le soupesai pour en

évaluer le poids. Il n'était pas très lourd. Je remerciai madame Vernois, un peu gauche et ne sachant pas comment lui dire au revoir. Je n'ai jamais été très doué pour m'en aller.

Elle posa ses mains sur mes épaules et me pinça la joue.

— Revenez me voir dès que vous le pourrez. Ou alors, téléphonez-moi. J'aimerais vraiment savoir ce qu'il peut bien y avoir à l'intérieur. En plus d'avoir de vos nouvelles évidemment.

— Promis. Je vous tiens au courant. À bientôt madame Vernois.

— Prenez soin de vous.

— Merci. Vous aussi. Je peux vous poser une dernière question ?

— Oui, bien sûr.

— Je ne me souviens plus de votre prénom...

— Hortense.

— Au revoir, Hortense.

Sur le seuil de la porte, le carton posé sur mes avant-bras, j'avais l'impression de transporter un trésor.

Parvenu en bas des marches, je croisai madame Aguilera. Elle me retint la porte pour que je puisse passer. Je ne pouvais pas me défilier. Elle me dévisagea en plissant les yeux et poussa un petit cri de joie. Elle s'adressa à moi dans ce sabir si particulier, le fragnol, un mélange de français et d'espagnol. Je me retrouvai projeté trente ans en arrière.

— Mais ié té reconnais. François! Tu es dévénu un grand petit bonhomme. Ié n'é t'avais pas vu depuis



longtemps. Tu as un poco grossi mais tu as la même cabeza.

— Bonjour madame Aguilera. Comment allez-vous?

— Comé ouné vieille. Ié né mé plains pas trop. Y tu? Estoy triste que tu abuelo esté muerto. Mais es la vida...

— En effet.

— Alors, estás bien?

— Ça va bien. Merci.

— Et tu es contento?

— Oui. Je crois.

— Mejor para ti »

Je la priai de bien vouloir m'excuser. J'inventai un rendez-vous imaginaire. Avec un pincement au cœur, je regrettai aussitôt mon mensonge. Je ne souhaitais pas l'entendre évoquer mes grands-parents. Et encore moins mes parents. Le fracas des souvenirs tristes et heureux, ce sera pour une autre fois. J'avais dépassé mon seuil de tolérance à la nostalgie.

Je courus jusqu'à ma voiture, inquiet de croiser à nouveau des connaissances. Je chargeai le carton dans le coffre et, une fois installé à l'intérieur, je poussai un soupir de soulagement. Puis tout s'embrouilla. Les années défilaient sans chronologie précise, les visages des personnes aimées se superposaient les uns aux autres. Des voix se mélangeaient, m'interpellaient, alternant des paroles douces et des reproches violents. Vite. Trouver une solution. Enfoncer une vis rongée par la rouille dans l'hippocampe. Pour le contraindre à ne plus fonctionner. Créer le désordre dans les neurones.

Détraquer la machine à souvenirs. Provoquer des lésions irréversibles. Pour être enfin en paix. Oui, devenir amnésique pour ne plus rien ressentir. Jouir de ce don du ciel accordé seulement à certains privilégiés.

**Vendredi 28 janvier 1916**

**3 heures de l'après-midi passées de 15 minutes**

*La silhouette du condamné apparut enfin à ses camarades, fragile et perdue au milieu de la ligne d'horizon. À l'approche de la mort, sa solitude en était d'autant plus poignante. Il marchait lentement. Comme si ralentir la cadence et le temps permettrait à une grâce providentielle d'arriver pour surseoir ainsi à son exécution. Les clairons et les tambours sonnèrent et battirent aux champs. Les notes de musique n'en finissaient pas de se répéter pour imposer une mélodie funeste. Puis, dans un silence pesant, les troupes présentèrent les armes. L'épuisement se lisait sur les traits tirés des combattants, témoins bien malgré eux du drame cruel que le haut commandement leur infligeait pour les édifier. Tenant tout juste debout, quelques-uns s'endormaient. Dépareillées, leurs tenues vestimentaires laissaient à désirer. Certains avaient eu la chance de toucher le nouvel uniforme bleu horizon et une cervelière quand d'autres portaient encore leur capote couleur gris de fer bleuté et leur pantalon et képi rouge garance. Avec pour seul réconfort une nourriture infecte, de l'eau croupie, du pinard piqué et de la gnole frelatée pour calmer les angoisses, après six jours passés en première ligne, dans*

*le froid, la boue et la crasse, ils étaient affamés, sales et hirsutes. Partir à l'assaut, le ventre vide et le cerveau embrumé par l'alcool, était devenu routinier. Ce quotidien, oscillant entre attente passive et attaques meurtrières, était le leur depuis de trop nombreuses semaines. Leur vie d'avant la grande hécatombe, ils n'étaient pas certains de la retrouver un jour. Tenir bon, ne serait-ce que vingt-quatre heures de plus, était la seule chose qui comptait vraiment pour eux. Quand ils avaient quitté leur village, leur famille, leurs parents, leur femme, leurs enfants, la guerre, leur avait-on promis, ne durerait pas. Ils seraient rentrés pour fêter Noël avec leurs proches. Les boches mangeraient vite les pissenlits par la racine. La victoire ne serait qu'une simple formalité. Seize mois plus tard, ils réalisaient que le retour à la maison, eh bien, ce ne serait pas pour demain. Personne n'était en mesure de prédire l'issue de ce massacre, parti pour durer interminablement. Sans pause, sans trêve, sans silence.*

Je conduisais sans avoir conscience de mes gestes. Mes pensées vagabondaient de façon décousue. J'accélérais, ralentissais, freinais, débrayais et changeais de vitesse machinalement. J'avais le plus grand mal à me concentrer sur la route, multipliant les imprudences. Mais je ne m'en inquiétais pas, comme si rien ne pouvait m'arriver. Comme les villages que je traversais, ce parcours, je le connaissais par cœur. La radio ne captait aucune station mais, entre les grésillements, je parvenais malgré tout à entendre des notes de musique qui se mêlaient les unes aux autres, entrecoupées par des voix inaudibles.

En face de moi, derrière les nuages, les montagnes se dévoilaient par petites touches. J'étais captivé par les multiples nuances des lignes d'horizon qui se fondaient entre elles et se superposaient.

Je quittai la route départementale pour m'attaquer à une côte redoutable, au dénivelé impressionnant. De la vallée s'élevait une légère brume qui envahissait les pentes raides couvertes de sapins. La luminosité avait décliné et tout était devenu plus sombre, presque

inquiétant. Par endroits, les falaises blanches se dessinaient pour éclairer l'obscurité. Virage après virage, je m'enfonçai dans une forêt dense et silencieuse. Je n'avais croisé personne et je ressentais d'autant plus la solitude des lieux. Comme si je m'étais fourvoyé dans une contrée répertoriée sur aucune carte parce qu'elle avait été oubliée. À mi-parcours, je pilai pour éviter un sanglier qui traversait tranquillement, sans se soucier de rien. Je me trouvais tout simplement sur son territoire. Parvenu au sommet, après une dizaine de minutes qui durèrent une éternité, je retrouvai enfin les collines verdoyantes et les rayons du soleil qui, au loin, effleuraient les hauts sommets qui dominaient l'imposante forêt de Trescouts.

J'approchais. Une ultime ligne droite, suivie d'une dernière série de lacets sinueux qui surplombaient le gave, dont les courants se fracassaient sur les rives en des tourbillons effrayants. Adolescent, avec mes amis, pour tester notre courage, le grand jeu consistait à enjamber le parapet du grand pont en pierre qui reliait les deux parties de la ville. Défi stupide et inconscient qui aurait pu tourner au drame. Le but était de marcher le long de la corniche, le plus loin possible, le dos offert au vide, les mains agrippées à la rambarde. J'abandonnais toujours assez vite. Ce genre d'exploit ne m'intéressait pas.

Je dépassai enfin le panneau « GÉNÉRÈS ». J'étais arrivé chez moi et en ressentais un grand apaisement. Au centre du village, je retrouvai l'imposante église et son abbatale, avec leurs murs en briole, cette pierre qui avait servi à leur édification et qui leur donnait cette

couleur ocre si particulière. À chaque heure correspondait une teinte différente, une variation infinie de nuances qui n'étaient jamais les mêmes tout au long de la journée.

La rue principale était peu animée en cette fin de matinée. Je croisai un vieux monsieur qui promenait son chien. Il marchait avec difficulté en s'aidant d'une canne. Par réflexe, je le saluai de la main. Il s'arrêta en plein milieu du trottoir. À son air surpris, je devinai qu'il réfléchissait à l'identité de celui qui venait de lui dire bonjour. Puis, après qu'il m'eut reconnu, un sourire illumina les traits de son visage.

Je me garai sur la place des Arcades. Ombragée et entourée d'imposants marronniers, c'était un lieu prisé par les villageois qui, surtout l'été, venaient y chercher la fraîcheur en fin de journée. Ils s'installaient sur les bancs pour bavarder et profiter du plaisir de se retrouver. Je rejoindrais la maison à pied.

Trois gamins jouaient au ballon et râlaient après un quatrième qui, juché sur son vélo, zigzaguait entre eux pour les embêter. À l'approche de l'automne, les feuilles roussies jonchaient le sol et recouvraient les pavés en pierre. Quelques voitures stationnaient en face de l'office de tourisme. Devant moi passa un couple avec ses deux enfants, sac à dos sur les épaules et chaussures de randonnée aux pieds. Le père s'arrêta à ma hauteur sans me remarquer, les yeux rivés sur une carte. Il la tournait dans tous les sens, cherchant à s'orienter. Sa femme l'interpella et lui désigna une pancarte sur laquelle figurait le point de départ du

sentier qu'ils s'apprêtaient à emprunter. Leur petite fille, l'air boudeur, traînait pour les suivre quand son frère était déjà une dizaine de mètres devant eux.

J'entendis qu'on m'appelait par mon prénom. Je me retournai et distinguai deux vieilles connaissances, le béret bien enfoncé sur la tête, les deux mains appuyées sur leur canne. Avec un geste amical, je les saluai à mon tour. Le premier était petit et sec. Le second, très grand, dépassait les cent kilos. Depuis plusieurs années, ces amis inséparables se retrouvaient sur la place le matin, toujours à la même heure. Ils étaient tous deux veufs et avaient perdu leur épouse à un mois d'intervalle. Ce deuil les avait rapprochés. Ils s'asseyaient sur le même banc et cela ne serait jamais venu à l'idée de quiconque de le leur prendre. Ils lisaient le journal, commentaient l'actualité et, très sérieux, cherchaient des noms connus dans les avis de décès, tout en plaisantant parce qu'un jour, ce serait à leur tour d'y figurer. Quand il pleuvait, ils se mettaient à l'abri sous les arcades. Ils rentraient chez eux à midi et vers quinze heures, après la sieste, ils revenaient s'installer pour y rester jusqu'à la fin de l'après-midi. L'hiver, ils repartaient plus tôt. L'été, ils aimaient bien traîner. Ils ne faisaient rien de particulier : ils bavardaient sur untel ou untel ou bien se taisaient et regardaient les voitures passer le long de la route départementale.

Je m'apprêtais à sortir mes affaires du coffre quand j'aperçus, de l'autre côté de la rue principale, une silhouette familière. Immobile, monsieur Boisseau, le maire de Générès, était planté devant le monument aux morts. De temps en temps, il levait les bras au ciel puis



les laissait retomber le long du corps. Avec sa crinière blanche, il était facilement reconnaissable. Il se tenait de dos, aussi je ne distinguais pas précisément ce qu'il faisait. Depuis qu'il avait pris sa retraite, cet ancien professeur d'histoire se dévouait corps et âme à son village.

De grande taille et très mince, monsieur Boisseau se tenait toujours un peu voûté, ayant pris l'habitude de se pencher pour s'adresser à celles et ceux qui étaient souvent plus petits que lui. Il avait en outre la manie de passer en permanence les doigts dans ses cheveux pour les discipliner. Il était tout le temps dépeigné alors cela ne servait pas à grand-chose. Je traversai pour le rejoindre et m'approchai lentement. L'édile parlait tout seul. Il avait posé par terre des chemises cartonnées d'où dépassaient des feuilles froissées.

« Ce n'est vraiment plus possible. On ne parvient pas à lire le moindre nom. Heureusement que les travaux débutent la semaine prochaine. »

Je toussotai pour attirer son attention. Il se retourna et, avec gravité, il me dévisagea sans broncher. Puis il me sourit, me serra la main et me donna une tape amicale dans le dos :

— François, comment vas-tu ?

— Bonjour, monsieur le maire. Je vais bien. Merci. Et vous-même ?

— Laisse tomber tes ronds de jambe et tes révérences. Pas de monsieur le maire avec moi. Je préfère Jacques. Tout simplement. »

Il me désigna le monument aux morts. Dans sa voix, de la tristesse et du dépit.

— J'étais en train de constater l'étendue des dégâts. Il n'a jamais été entretenu sérieusement. Les années et les intempéries ont eu raison de lui. Pour 1914-1918, sur les quatre-vingt-trois noms qui y sont gravés, on ne parvient à en déchiffrer qu'une dizaine. Quatre-vingt-trois noms. Que de souffrances, que de tristesses, que de malheurs, que de deuils ! Et dire qu'en 1906, Génères comptait mille huit cent soixante habitants. Tu rapportes le nombre de morts à la tranche d'âge à laquelle ils appartenaient, tu as vite compris qu'il ne restait plus grand monde à la fin de la guerre. Et tu peux rajouter les invalides, les blessés et les bousillés de l'intérieur. Sans oublier les gueules cassées. Tout ça pour qu'au final, vingt ans après, tout recommence.

J'observais la colonne en marbre gris foncé, surmontée à son sommet d'une croix de guerre. Dépouillée de tout superflu, il se dégageait une grande puissance de cette œuvre épurée à l'extrême. Le marbre avait été extrait de la carrière du village. Pour rendre hommage *aux enfants de GÉNÈRES morts pour la France*, la roche choisie provenait de leur terre natale. Un tailleur de pierre de la commune s'en était chargé. Il avait perdu ses deux fils à Verdun et son gendre au Chemin des Dames. Il avait offert ses larmes et sa sueur pour honorer leur sacrifice.

D'un ton plus énergique, le maire poursuivit :

— Nous allons le restaurer. C'est primordial. Avec le centenaire de la Première Guerre mondiale, de nombreux crédits étaient disponibles pour les projets en lien avec les commémorations. Nous avons monté

un dossier et obtenu une belle somme. Sans cette aide, nous n'aurions rien pu faire. Notre commune n'aurait pas eu le budget. Tu connais la citation de Paul Valéry?

Je secouai la tête pour lui signifier mon ignorance.

— *La guerre, un massacre de gens qui ne se connaissent pas, au profit de gens qui se connaissent mais ne se massacrent pas.* Je n'ai jamais trouvé de meilleure phrase pour exprimer aussi bien ce que je pense. Tu es ici jusqu'à quand?

— Au moins pour une semaine.

— Passe me voir à la mairie quand tu veux. C'est toujours un plaisir de discuter avec toi.

— Merci.

— Bon, je te laisse. J'ai une réunion dans un quart d'heure. La sous-préfète n'aime pas attendre et je ne voudrais pas la contrarier.

— À bientôt, monsieur le... à bientôt Jacques.

— Oui. À très bientôt.

Il se baissa pour ramasser ses dossiers puis il s'éloigna à grandes enjambées. Il évita de justesse une voiture qui arrivait à vive allure. Je l'entendis invectiver le jeune conducteur qui n'osait pas croiser son regard. Livide, il était tétanisé et ne bougeait plus. Le maire brandit le poing dans sa direction et mimait un coup de pied dans le pneu.

Puis, l'air de rien, il poursuivit son chemin en riant aux éclats.

**Vendredi 28 janvier 1916**

**3 heures de l'après-midi passées de 18 minutes**

*La tête basse, blême et tremblant, l'homme passa à la droite du front des troupes, devant ses camarades immobiles, sans oser croiser des regards qui, mal à l'aise, blasés, écœurés, indifférents ou compatissants, fixaient un point imaginaire dans les entrailles de la terre ou dans l'infini du ciel. Le malheureux perdit l'équilibre et trébucha. Après avoir bégayé des mots d'excuse pour sa maladresse, il se rattrapa au bras d'un soldat, un homme plus âgé aux traits burinés, de grande taille et corpulent. « Je t'en prie. De rien », lui répondit-il. Exaspéré, un sergent sortit du rang et, sans ménagement, les bouscula. En vociférant, il poussa le condamné dans le dos : « Pour une fois au moins, espèce de femmelette, comporte-toi en homme. Au moment de crever, montre-nous que tu as du courage. Tu n'as donc aucune fierté? »*

*Les exécutions procédaient toujours selon le même rituel. Elles avaient été codifiées dans les moindres détails. Respecter les règles permettait d'anticiper les difficultés éventuelles. Quand on tue, on ne s'y prend pas n'importe comment. Une organisation parfaite facilitait toujours le déroulement des événements importants. Tout était*

*chronométré à la seconde près. C'étaient des cérémonies bien rodées, aux rouages parfaitement huilés pour que rien ne vienne en perturber le processus. Car le hasard n'y avait jamais sa place. Surtout quand des lâches devaient expier le déshonneur dont ils avaient entaché la glorieuse armée française.*

Le sac à dos en bandoulière sur l'épaule et le carton sous le bras, j'accélérai le pas.

La maison familiale des Duvignac se situait juste après la place des Arcades, dans une rue adjacente et très étroite qui débouchait sur une impasse. Construite au début des années vingt par Léon Duvignac, mon arrière-grand-père, elle était un peu bizarre. On devait se baisser pour y pénétrer, car la porte d'entrée ne mesurait pas plus d'un mètre cinquante. Au rez-de-chaussée, les fenêtres avaient des formes trapézoïdales et triangulaires. Pour agacer ceux qui, dans le village, se moquaient de lui, pour faire un pied de nez à ceux qui le critiquaient et surtout, pour asseoir sa réputation d'original, il avait baptisé sa demeure *Laisse Dire*. L'inscription, réalisée avec des tessons de vaisselles incrustés dans un losange en ciment, était accrochée sur la façade avec une chaîne en acier galvanisé. Elle défiait tous ceux qui passaient devant pour leur rappeler que mon arrière-grand-père se contrefichait éperdument de leur avis. Léon était revenu de la Grande Guerre, de cette illusoire « der des ders », surnommée ainsi par les plus optimistes. Il

s'était retrouvé dans la Somme, à Ypres, à Verdun, à tuer des inconnus et à pleurer des compagnons d'infortune sacrifiés. Aussi, après avoir connu le pire, les racontars et les cancaneries des planqués et des embusqués lui passaient bien au-dessus de la tête.

Le portail en fer forgé s'ouvrait sur un parc ombragé au milieu duquel vous accueillait des chênes séculaires. Léon avait construit un mur qui délimitait la propriété. Cette habile superposition de galets et de blocs de granit éclaté, liés avec du mortier gris, l'avait occupé pendant plusieurs années. Aujourd'hui, des pans entiers étaient recouverts de lierre. De nombreuses pierres s'étaient détachées de l'ensemble et jonchaient le sol. À droite, une grande cabane en bois faisait office de garage. La toiture en tôle ondulée avait été vissée sur la charpente. L'été, à l'intérieur, la chaleur y était intenable. Quand vous y entriez avec une idée précise de ce que vous comptiez y chercher, vous pouviez être certain d'en ressortir sans l'avoir trouvé. Cet effrayant bric-à-brac vous offrait toujours des découvertes insoupçonnées.

Les rosiers plantés tout le long et de chaque côté de l'allée centrale avaient fané et les gourmands gisaient à leur pied, dévorés par le liseron. Les mauvaises herbes avaient envahi les parterres qui n'avaient pas été entretenus depuis plusieurs semaines. Dans le jardin, étaient éparpillés un peu partout des supports pour pots de fleurs, en plâtre et aux formes biscornues, des mini-arbres en béton et autres objets peu identifiables. Ils témoignaient de la passion « cimentière » de Léon. Héritage familial inaliénable, ils consacraient

l'inventivité et la créativité de notre illustre aïeul. Quatre d'entre eux encadraient une girouette au sommet de laquelle trônait un vieux coq rouillé. Elle ne tournait pas et sa vocation était purement décorative. Je l'avais toujours connue à cet endroit, près du puits. Personne ne se serait permis de l'enlever ou de la déplacer. L'idée de s'y risquer était déjà, à elle seule, sacrilège. Une vasque attirait en particulier l'attention. Léon l'avait construite pour la présenter à un concours de maçonnerie à l'occasion de la Foire-exposition de Toulouse, en 1932. Cette réalisation lui avait valu le deuxième prix et un diplôme qu'il avait fait encadrer. Ce titre de gloire avait été accroché, bien en évidence, au-dessus de la cheminée. Et il y était toujours resté.

Les volets du rez-de-chaussée qui ouvraient sur le séjour avaient besoin d'un sacré coup de peinture. La couleur azur était défraîchie. Ceux situés à l'étage n'étaient pas en meilleur état. Les boiseries des avant-toits s'étaient également détériorées et les cache-moineaux étaient abîmés. J'en discuterai avec Emma et Paul. Avec de la bonne volonté, ces travaux ne devraient pas nous prendre beaucoup de temps.

Parvenu sur le perron, je marquai un temps d'arrêt. Franchir la porte d'entrée s'accompagnait toujours d'une certaine appréhension. Je m'attendais encore à ce que mes parents m'accueillent. J'étais persuadé de vivre un mauvais rêve. Ils allaient me rejoindre dans quelques minutes. Leur mort n'était qu'un simple malentendu.

Habitué à l'agitation de la ville, j'avais toujours apprécié le calme et la tranquillité qui régnaient dans



cette demeure. Elle était exposée plein sud, si bien que la lumière n'était jamais absente, inondant la villa à toute heure. Pour trouver le soleil, il suffisait de changer de pièce. À l'arrière, la véranda qui donnait sur le jardin, avec ses confortables fauteuils en rotin installés devant les grandes baies vitrées, était une invitation à la rêverie et à l'oisiveté.

Les lieux étaient vides mais les réminiscences des êtres qui y avaient vécu étaient encore palpables. Dans le vestibule, l'imposant miroir était toujours accroché au mur. Il portait en lui la mémoire des visages et des âmes qui s'y étaient reflétés au cours des années passées. Combien de personnes s'étaient arrêtées devant lui pour se dévisager, se sourire, remonter le col de leur chemise, passer la main dans leurs cheveux? Sur le porte-manteau de type perroquet étaient encore suspendus la veste en tweed de mon père et le parapluie de ma mère. Personne ne les avait enlevés.

Je posai mes affaires en bas de l'escalier qui conduisait au premier étage : un long couloir où se succédaient quatre chambres en enfilade, séparées les unes des autres par des portes coulissantes. Au fond se trouvait la mienne, juste à côté de la salle de bain.

Je soulevai le carton et le soupesai, toujours intrigué et dérouté par sa légèreté. Je le secouai un peu mais ne perçus aucun son qui aurait pu me fournir un indice quant à son contenu. Je traversai le couloir qui menait au salon pour le placer sur la table en merisier massif. Elle était utilisée lors des repas dominicaux et pour les grandes occasions, par exemple lors des fêtes de

fin d'année ou quand mes parents recevaient de la famille ou des amis. Ma mère sortait la belle vaisselle, les verres en cristal et les couverts en argent. Je songeai aux nombreux convives qui s'y étaient succédé, aux conversations, aux silences et aux rires qui avaient jadis rempli cette pièce. Elle était bien plus qu'une simple table ovale en bois patiné, même si désormais elle avait uniquement un rôle décoratif au sein d'une vaste maison qui, la plupart du temps, était inhabitée.

J'étais attentif aux battements de mon cœur. Le rythme s'était accéléré sans que je parvienne à le maîtriser. J'avais les mains moites et j'étais essoufflé. Tout était soudainement si flou, mon champ de vision s'était rétréci et mes jambes chancelaient. J'avais envie de vomir. Pris de vertige et en sueur, je tirai une chaise pour m'asseoir, le temps de reprendre mes esprits. Je tentai de me rassurer et de ne pas céder à la panique. J'étais parti ce matin sans avoir rien mangé et la fatigue s'était accumulée. Une crise d'hypoglycémie. Rien d'autre. Ou alors un malaise vagal. Je me relevai et, à tâtons, je m'approchai du mur contre lequel je collai mon visage pour profiter de la froideur de la pierre. Le bienfait fut immédiat. J'enlevai ma chemise. Je fermai les yeux et me forçai à respirer lentement pour que la pression retombe.

À plusieurs reprises, je regardai en arrière pour fixer le carton, comme si, par enchantement, il allait disparaître. Je réussis à me retourner et, les bras ballants, toujours adossé au mur, j'essayai de ne penser à rien. Mon pouls était redevenu normal, ma nuque moins douloureuse

et la nausée avait disparu. Je parvins à m'accroupir par terre puis à étendre les jambes. Le pire était derrière moi. Je me sentais à nouveau d'attaque. Je me relevai doucement et parvins à ouvrir la fenêtre en grand. La fraîcheur salvatrice me requinqua. Le moment était venu de passer à l'acte. Je me dirigeai vers la cuisine, ouvris le premier tiroir du buffet et fouillai dans les couverts pour choisir un couteau pointu. J'attrapai également une paire de ciseaux à volailles pour la reposer aussitôt car elle ne me servirait à rien. Pressé d'en finir une fois pour toutes, j'effectuai le chemin en sens inverse et, dans la précipitation, peut-être parce j'avais présumé de mes forces, les jambes encore chancelantes, je manquai de glisser sur le carrelage. J'aurais dû en profiter pour boire un verre d'eau. Je repris mon souffle puis m'avançai vers cet objet de toutes les convoitises, sans jamais le quitter des yeux. Comme si ce vulgaire carton, qui absorbait tout l'espace, me défiait. J'étais prêt à livrer ce combat, à puiser la force nécessaire pour m'affranchir de la douleur. Je souris en songeant au ridicule de la situation. Je ne foulais pas le sable d'une arène, seul au milieu du *ruedo*, armé de mon seul courage pour affronter le taureau qui s'apprêtait à sortir du toril. Je me tenais juste dans la salle à manger de la villa *Laisse Dire*, une sorte d'opinel à la main, pour ouvrir un carton d'une apparence quelconque. Avec maladresse, je coupai le ruban adhésif. Après m'être entaillé le doigt, je poussai un juron. Je le portai à ma bouche et, avec mon autre main, j'attrapai le mouchoir dans la poche de mon jean. Je l'enroulai autour pour stopper le saignement

puis le nouai en serrant assez fort. Cela ferait l'affaire. Je mettrai un pansement plus tard. Il y avait plus urgent. Avec ses multiples couches superposées, la quantité de scotch était très épaisse. Aussi, je dus m'y reprendre à plusieurs reprises. Avec un cutter je serais allé plus vite, mais j'ignorais s'il y en avait un dans cette maison.

Peu importait après tout. Je n'en avais plus pour longtemps. Désormais, dans moins d'une minute, enfin, je saurais.

**Vendredi 28 janvier 1916**

**3 heures de l'après-midi passées de 20 minutes**

*Le soldat était assisté par un aumônier au teint cireux et d'une maigreur malade. Il flottait dans sa soutane rapiécée dont la couleur noire, à force d'avoir été portée, avait viré au gris. Il brandissait devant lui un crucifix, tout en ânonnant d'une voix chevrotante des prières inaudibles et incompréhensibles. Encadré par une vingtaine d'hommes, le condamné fut ensuite conduit et placé devant le poteau d'exécution. On lui enleva ses insignes, les accessoires qui constituaient des marques distinctives pour lui prouver qu'il n'était plus rien. Le fixant avec mépris, le colonel le déclara alors « indigne de porter les armes ». Absent au monde, l'homme fixait les branches des arbres qui frémissaient sous la caresse du vent. Comme si ce qui allait advenir dans peu de temps ne le concernait déjà plus. Il répétait sans arrêt « la forêt m'attend ».*

*« Il a perdu la raison », chuchota l'aumônier à l'adresse des hommes de troupe qui se tenaient près de lui.*

*Après qu'il eut été dégradé, pendant qu'on lui bandait les yeux et qu'on l'attachait, un greffier lui lut le jugement du tribunal de guerre spécial devant lequel il avait comparu avant-hier pour « abandon de poste en présence*

*de l'ennemi ». Dans la salle de classe du village où les troupes étaient en réserve, son procès avait été expédié en un quart d'heure. Un caporal qui, dans le civil, était clerc de notaire, avait été désigné d'office pour assurer sa défense. Il n'avait pas eu droit à la parole. Ignorant ce qu'il devait plaider, il en avait été soulagé. Il était resté assis sur un banc et avait somnolé, profitant de ce repos bienvenu car inespéré. La sentence, applicable dans les quarante-huit heures, était tombée. Le prévenu avait été condamné à mort. Pour s'épargner des démarches stériles, car vouées de toute façon à une fin de non-recevoir, demander une révision était proscrit. De la paperasse en moins. L'urgence était ailleurs.*



« Moi, tu sais, ce que j'aimerais juste, c'est revoir une forêt. Comme elles existaient avant. Ici, tout est détruit. Ils tuent même les arbres. Eux aussi, pourtant, ils n'y sont pour rien. »

Léon Duvignac et Léopold Pujo, deux amis d'enfance, quittent pour la première fois leur village natal pour être projetés dans le brasier infernal de la Grande Guerre. Plus de cent ans après, François hérite d'un mystérieux carton. Il y découvre un carnet rédigé par son aïeul, Léon, contenant ses souvenirs de guerre. Dès lors, il n'aura de cesse de traquer la vérité pour rétablir l'honneur d'un homme oublié par la France.

Roman sur la mémoire collective et les souvenirs intimes, la culpabilité et le rachat, *Là-bas, la forêt m'attend* est un hommage vibrant au pouvoir des mots capables de consoler et de réparer.

Patrick Fort a reçu le Prix reconnaissance littéraire pour son roman *Après Nous : Celestino Alfonso, Groupe Manouchian* (éditions Arcane 17). Il a notamment publié *Le Voyage à Wannsee* et *Le Foulard rouge* (éditions Gallimard).

19 €

